

les courroies de sa carabine. Il allait sans doute mettre à exécution sa vengeance, lorsqu'un cavalier, tirant après lui un cheval sellé et bridé, arriva au galop du côté opposé de la route.

— Est-ce vous, seigneur Cuchillo ? cria le cavalier.

— Au diable !... dit Cuchillo. Ah ! c'est vous, Benito ?

— Oui. Eh bien ! avez-vous sauvé l'homme ? Le seigneur don Estévan m'envoie à tout hasard avec une gourde d'eau fraîche et un cheval pour lui.

— Il est là, répliqua Cuchillo ; grâce à moi, il est sain et sauf... jusqu'au moment où je me retrouverai face à face avec lui, ajouta-t-il tout bas.

— Eh bien ! regagnons la couchée, dit le domestique.

Tiburcio se mit en selle, et tous trois galopèrent silencieusement vers l'endroit où la cavalcade avait fait halte : le domestique, sans penser à autre chose qu'à s'y rendre le plus vite possible, comme un homme fatigué d'une journée laborieuse ; Cuchillo, en maudissant le fâcheux dont la présence lui faisait ajourner sa vengeance ; et Tiburcio, en faisant de vains efforts pour écarter les soupçons qu'une coïncidence singulière éveillait dans son esprit à l'égard du bandit. Ce fut dans ces dispositions qu'après un quart d'heure de marche rapide les trois cavaliers virent briller les feux qui signalaient la halte de la caravane, et gagnèrent enfin la Poza.

L'endroit qu'on nommait ainsi, et le seul où il y eut de l'eau en toute saison à dix milles à la ronde, était une citerne qu'alimentait sans doute quelque source cachée, et dont l'orifice était plus large que celui des autres citernes. Elle était creusée au fond d'un petit vallon d'une dizaine de pieds de largeur en tous sens, dont les bords inclinés conduisaient l'eau des pluies dans ce précieux réservoir.

Ce vallon était couronné d'arbres dont l'épais feuillage, nourri par une sève vigoureuse, protégeait la citerne contre les rayons du soleil. Le gazon dont les bords étaient tapissés, la fraîcheur que répandaient les cimes entrelacées des arbres faisaient de la Poza, au milieu de ces déserts, une oasis délicieuse.

En même temps que ce lieu servit de halte habituelle aux voyageurs, les chasseurs venaient aussi se mettre à l'affût dans ses environs, soit pour tirer les daims et les cerfs, soit pour guetter les jaguars et d'autres bêtes féroces que la soif y poussait de tous côtés.

Une de ces perches à bascules, dont le pays est plein, et qui sont semblables à celles de l'Algérie, servait à puiser l'eau à l'aide d'un seau de cuir attaché à l'une des extrémités, pour la faire couler dans des troncs d'arbres creusés en auge et y abreuver les chevaux des voyageurs.

A quelques pas de là, un bois épais, à travers lequel s'enfonçait la route de l'hacienda del Venado, offrait de verts et frais ombrages. Dans l'espace compris entre les abords de la Poza et la lisière du bois, on avait allumé un grand feu, d'abord pour combattre la fraîcheur glaciale des nuits après des journées brûlantes, et ensuite pour écarter de l'eau les jaguars

ou les pumas qui pouvaient être tentés de venir s'y désaltérer.

Non loin de ce feu, qu'alimentaient les arbres mort de la forêt, les domestiques avaient dressé le lit ce camp du sénateur et de l'Espagnol ; et, tandis qu'ils s'occupaient à faire rôtir la moitié d'un mouton pour le repas du soir, une outre remplie de vin rafraîchissait dans une des auges de l'abreuvoir.

Après une journée de marche pénible, c'était un spectacle fort attrayant que celui présenté par cette halte de nuit aux abords de la Poza.

Tiburcio et ses deux compagnons venaient d'y arriver.

— Voilà votre halte, mon cher Tiburcio, dit Cuchillo d'un ton affectueux, pour mieux déguiser ses sentiments de rancune et ses projets sinistres ; mettez pied à terre, pendant que je vais aller prévenir le chef de notre arrivée. Voici don Estévan Arechiza, celui sous les ordres de qui vous vous enrôlez, si le cœur vous en dit ; et, entre nous, c'est ce que vous pourrez faire de mieux.

Cuchillo ne voulait pas que sa victime pût maintenant lui échapper, et il tenait plus que jamais à voir le jeune homme se joindre à l'expédition. Il montra du doigt le sénateur et don Estévan, assis sur leur lit de camp et vivement éclairés par la flamme du foyer, tandis que Tiburcio était encore invisible pour eux. Quant à lui, il s'avança vers don Estévan.

— Je désirerais, dit-il à l'Espagnol, vous dire deux mots en particulier, avec la permission du seigneur sénateur.

Don Estévan fit signe à Cuchillo de l'accompagner dans l'allée sombre que formait la route au milieu de la forêt.

— Vous ne devineriez pas, seigneur don Estévan, quel est l'homme qu'a sauvé votre générosité ; car je le ramène sain et sauf, comme vous le voyez.

L'Espagnol mit la main à sa poche et donna la pièce d'or promise.

— C'est le jeune Tiburcio Arellanos qui vous doit la vie ; pour moi, je n'ai écouté que mon bon cœur ; mais peut-être avons-nous fait tous deux une sottise affaire.

— Pourquoi cela ? dit don Estévan ; ce jeune homme sera d'autant plus facile à surveiller qu'il sera près de nous ; car il est décidé, je pense, à être des nôtres.

— Il a demandé vingt-quatre heures pour réfléchir.

— Croyez-vous qu'il sache quelque chose ?

— Je le crains, dit Cuchillo, d'un air lugubre ; car un mensonge ne lui coûtait rien pour rendre suspect à l'Espagnol celui dont il avait juré la mort. En tout cas, ce ne serait qu'un prêté rendu.

— Que voulez-vous dire ?

— Que ma conscience m'assure qu'elle serait parfaitement tranquille si... Eh ! parbleu ! ajouta-t-il brusquement, si j'envoyais ce jeune homme débrouiller sa parenté dans l'autre monde ?

— A dieu ne plaise ! s'écria vivement don Estévan ; d'ailleurs, j'admets qu'il sache tout ; je commande à cent hommes et il est seul, ajouta-t-il pour